

AVANT-PROPOS

JACQUES POIRIER

UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ

« Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante » : sur le fronton du Panthéon, la célèbre formule dit bien la fonction et le sens de cette ancienne église devenue le haut-lieu de la mémoire républicaine. Dans ce temple d'un nouveau genre, nulle place pour les obscurs ou les sans grades. Dès lors que l'Histoire est le fait des « grands hommes », c'est de leur seul exemple qu'il faut s'inspirer. La solennité du monument semble donc figer dans la pierre une liste de noms auxquels, au fil des ans, viennent s'ajouter de nouveaux morts illustres – ou présumés tels. Or, bon nombre d'entre eux nous laissent aujourd'hui perplexes. Qui connaît encore F. B. Béguinot, J.-B.-P. Bévière, É. Cretet, G.-L. Durazzo, J.-G. Winter, N.-M. Songis des Courbons... ? Ces « hommes illustres » sont pour nous d'illustres inconnus, comme on dit communément. Et il en va de même pour la plupart des cent quarante-six écrivains tombés au champ d'honneur en 1914-18, ou pour les cent quatre-vingt-dix-neuf écrivains disparus en 1939-45. Le Panthéon mémoriel – les noms dont nous gardons le souvenir – ne correspond donc guère au Panthéon architectural et institutionnel. Pire encore : alors qu'en principe on entre au Panthéon pour n'en plus sortir, il est arrivé que certains des hôtes se trouvent expulsés pour cause d'indignité nationale, comme Mirabeau, quand on découvrit son double jeu, ou bien Marat, quand on voulut en finir avec la Terreur. Quant à Picot de Dampierre, son expulsion du Panthéon nous surprend d'autant moins qu'on ignorait qu'il y fût entré. De telles mises au ban demeurent bien sûr l'exception. Car si les « traîtres » ont à redouter un tel châtiment – sans doute préférable à l'indifférence –, les « oubliés » n'ont rien à craindre, assurés qu'ils sont de reposer en paix, tant la République est bonne mère.

Au Panthéon républicain répond en littérature ce que l'on a coutume d'appeler le canon, monument invisible qui obéit aux mêmes principes. Les grands hommes font la grande Histoire – en l'occurrence l'Histoire de France ; quant aux grands écrivains, auteurs de chefs-d'œuvre, ils sont partie intégrante d'une nation qui s'est perçue longtemps comme « le pays de la littérature ». Et donc dans les deux cas une même sacralisation prévaut, ou plutôt a prévalu. Le grand homme se retrouve dans une ancienne église, dont il devient le nouveau saint ; le « grand écrivain », lui, a/avait droit à toutes les marques de dévotion (de son vivant, la visite des disciples au « maître » ; après sa mort, le pèlerinage sur sa tombe).

Mais le vent a tourné, et cette sacralisation s'en est allée à mesure que le monde s'est désenchanté – ou simplement laïcisé. Les historiens ont revu à la baisse le rôle des grands hommes et mis en avant la masse des anonymes ; quant aux « grands écrivains », ils ont payé cher leur *hybris*. Si, depuis la III^e République, on a laissé le temps faire son œuvre avant de panthéoniser les grands hommes, la Révolution et l'Empire n'avaient pas attendu le jugement de l'Histoire. Et c'est ce qui explique la longue liste des oubliés. À cette double tentation, l'histoire littéraire est sans cesse confrontée. Comment, en effet, saisir l'effervescence du présent – la littérature telle qu'elle se réinvente sans cesse – tout en conservant la distance qui seule permet de démêler les paroles authentiques de tous les faux-semblants, et d'entendre telle voix singulière jusque-là inaperçue ? Or, contrairement aux lois de l'acoustique, qui veulent que l'éloignement dans l'espace entraîne un affaiblissement du signal, l'éloignement dans le temps produit des effets contrastés. Sous l'effet d'une étrange distorsion, des voix fortes s'amoussent très vite, tandis que d'autres, qui murmuraient à bas bruit, en viennent à se faire entendre.

Si l'histoire littéraire constitue bien un discours mémoriel – elle préserve un « héritage » dont on se prévaut si souvent dans les débats actuels –, elle ne constitue donc en rien une conservation ou une préservation à l'identique. Tout comme les peuples ou les individus, dont la mémoire réécrit le passé, l'histoire littéraire participe en effet d'une « mémoire vive ». Alors que notre époque oppose sans cesse le « devoir de mémoire » et le « droit à l'oubli », il faut mettre en avant le « travail de mémoire », qui tout à la fois préserve et recrée.

À la façon de ce que nous montrent les Vanités, l'histoire littéraire vient ruiner les illusions du monde. Car les plus oubliés auront été bien souvent les plus célébrés : lauréats de prix littéraires, auteurs à succès, acadé-

miciens... Tous auteurs dont ne subsiste parfois que le nom et dont les œuvres, réduites souvent à un titre, ne nous affectent plus. Ainsi l'historien, ce voyageur dans le temps, visite de véritables Atlantides littéraires, peuplées de "grands écrivains", qui auront régné sur leur époque mais ne sont pas devenus des « classiques » – les auteurs qu'on étudie en classe. Quelques-uns (Barrès) auront eu la chance d'un procès ; mais pour les autres, le tribunal de la mémoire s'est contenté d'un classement sans suite – ou plus exactement d'un non-lieu. Ce constat mélancolique, on pourrait l'étendre à l'ensemble des siècles. Mais sans doute est-ce le prix à payer pour que d'autres noms s'imposent. À rebours d'une illusion rétrospective, il faut en effet mettre à bas l'idée selon laquelle le canon aurait existé de toute éternité, tel qu'en lui-même. Il n'y a d'ailleurs rien là d'étonnant quand on sait que les textes sacrés eux-mêmes ont été objets de débat, et ont pu voir contestée leur canonicité.

Le corpus des textes fondateurs est en effet le produit d'une élaboration progressive, et d'une sélection. Contrairement à ce que la pratique scolaire tend à croire, l'histoire littéraire n'est pas le simple reflet du "réel", mais le récit que chaque époque a élaboré. À ce titre, elle participe à la fois de la restitution et de la réinvention, réélaborant sans cesse son objet, à mesure que certains écrivains s'effacent et que d'autres s'imposent. Ici, au moins, il existe un bon usage du révisionnisme, car l'histoire de la littérature est un fait de lecture, ou plutôt de relecture. Dès lors que le texte, proche ou lointain, n'existe pas par lui-même, il faut que ce passé suscite un écho en nous et nous affecte pour que la simple remémoration contribue à une véritable « revie littéraire » – si l'on veut employer un terme cher à Bruno Curatolo, qui a consacré les travaux que l'on sait à des œuvres ou à des auteurs « oubliés ».

Ce collectif, consacré à l'Histoire littéraire des « écrivains oubliés », vient donc prolonger une réflexion engagée de longue date. Car s'il est parfois difficile d'expliquer pourquoi tel écrivain a été célébré de son temps, il n'est pas plus facile de comprendre certaines relégations. Quelquefois, on croit trouver dans les stratégies éditoriales des éléments de réponse. Il est tentant, en effet, d'attribuer le succès d'un livre au soutien d'un grand éditeur, à l'attribution d'un prix littéraire, ou aux campagnes de promotion, comme la pratique du « bandeau » (Myriam Boucharenc). Or, le succès d'une saison ne présage en rien de la suite, comme on le voit avec le prix Goncourt, aux effets contrastés : l'attribution du Goncourt 1914 à *L'Appel du sol* d'Adrien Bertrand n'a pas sauvé le livre (Jacques Poirier) ; quant au

Goncourt 1932, il a paradoxalement préservé le nom du lauréat de l'oubli, mais pour de mauvaises raisons, car on ne cite aujourd'hui *Les Loups*, de Guy Mazeline, préféré à *Voyage au bout de la nuit*, que comme exemple de choix malencontreux (Martyn Cornick). Tout comme le Goncourt, la caution d'un éditeur tel que Gallimard peut se révéler insuffisante. Il en va ainsi d'Édouard Rod, dont l'histoire littéraire française n'a pas retenu le nom (France Marchal-Ninosque). On pourrait attribuer un tel silence au fait qu'il était Suisse, alors qu'il résidait à Paris. Et le parisianisme ne porta pas chance, bien au contraire, au théâtre de Maurice Donnay, Henri Lavedan ou Paul Hervieu, disparu corps et biens (Jeanyves Guérin). L'éloge de la terre natale non plus ne porte chance à qui rêve de postérité comme c'est le cas de Valery Larbaud rendant hommage au Bourbonnais dans *Allen* (Gil Charbonnier). Moins malchanceux, d'autres écrivains ont été victimes d'un oubli sélectif. C'est le cas de Maurice Leblanc, dont le grand public n'a pas retenu les nouvelles (René Godenne), ou de Henri Barbusse, devenu l'auteur d'un seul livre puisqu'on ne connaît plus de lui que *Le Feu* (Denis Pernot). Des malentendus de ce type sont fréquents dans les périodes historiques les plus brûlantes, comme l'Occupation. Ainsi, dans le cas des musiciens français, voit-on le contexte politique venir troubler sans cesse le jugement esthétique (Pascal Lécroart).

Dans d'autres cas, on peine à justifier une hiérarchie des œuvres et des auteurs, comme le maintien au second plan d'écrivains tels qu'André Beucler, « touche à tout de génie » publié par Gallimard (Yvon Houssais), ou Marcel Béalu, représentant de cette famille d'esprit qui, au lendemain de 1939-45, avouait sa « soif d'inactualité » (Michel Viegnès). Le retour sur les œuvres oubliées inciterait donc à une contemplation mélancolique, si quelquefois ne survenait un véritable conte de fées. Qu'un metteur en scène de renom, comme Jérôme Savary, monte *Chanteclerc*, et voilà de retour Edmond Rostand (Jeanyves Guérin) ; surtout, que l'on retrouve des manuscrits oubliés, portés par une "vraie" éditrice, et voilà redécouverte Mireille Havet, totalement oubliée (Élodie Bouygues). Mais à côté de ces "passeurs", qui mettent des textes en lumière, il existe de perfides "amis fidèles" qui, par des commentaires assassins, visent à anéantir ceux qu'ils prétendent servir, comme dans *La Vie et l'œuvre de Thomas Pilaster* d'Éric Chevillard (Alain Schaffner).

En soutenant quelques-uns de ceux qui sont tombés, l'histoire littéraire fait acte de justice. Mais justice n'est pas vengeance. Et l'attention portée aux écrivains oubliés ne constitue en rien un acte hostile contre les

« grands » qui, arrachés à leur solitude, bénéficient ainsi d'une profondeur de champ, qui donne à une époque sa saveur et sa couleur – car ce n'est pas oublier la nef principale que de visiter les chapelles latérales. Si pareil voyage dans la mémoire et dans l'histoire invite à réfléchir sur l'injustice de certains oublis et déclassés, il n'a donc pas pour ambition de remettre en cause la notion même de hiérarchie. Rien de pire en effet qu'une mémoire exhaustive à la Borges – exhaustive parce qu'indifférenciée – ou que la suspension du jugement, comme chez les victimes du « syndrome Jean-Jacques Gautier » (qui retrouva à l'Académie française Eugène Ionesco, dont il avait éteint les premières pièces). Contre les facilités de la neutralité bienveillante, le commentateur doit prendre parti et décider de la valeur d'une œuvre. Mais à condition de n'oublier ni le caractère aléatoire du jugement, fût-il consensuel, ni la précarité des positions acquises, si établies qu'elles puissent paraître.

Reste l'essentiel, à savoir que les hiérarchies, les classifications et l'histoire littéraire elle-même pèsent de peu de poids au regard de ce qui seul importe, à savoir le plaisir du texte, plaisir subjectif et qui comme tel ne s'éprouve qu'au présent – au présent du subjectif.